Numéro : 22 **Octobre 2010**

Photo Jacques Saraben

Vielvic, une église rurale en Périgord

L'ÉGLISE D'ALLES : SES VITRAUX.

ENTREZ le matin dans l'église d'Alles et vous pourrez admirer les trois vitraux de l'abside et regarder le soleil jouer avec les personnages et les couleurs.

Les vitraux, comme les chapiteaux ou les peintures murales, servaient à l'éducation religieuse de ceux qui n'avaient pas accès aux livres. Ils représentaient des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ainsi que la vie des saints. Une bande dessinée en quelque sorte, un langage imagé qui s'adresse aux yeux, un livre toujours ouvert, les "fenêtres de Dieu" selon le père Pommarède.

Les premiers vitraux datent du VIe siècle en Italie et du VIIIe en France. Les plus beaux du XIIe sont au Mans (le cycle de saint Étienne par exemple), à Poitiers (vitrail de la Crucifixion qui est la plus grande verrière romane) et à Saint-Denis sous l'impulsion de l'abbé Suger qui attachait un intérêt tout particulier à la place de la lumière dans l'édifice (thème de l'arbre de Jessé). L'apogée de l'art du vitrail se situe au XIIIe siècle et accompagne l'essor des cathédrales gothiques : Chartres (Notre Dame de la Belle Verrière), Notre-Dame de Paris avec son extraordinaire rose sud édifiée en 1260.

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE
L'église d'Alles : ses vitraux par Michel ROBIN *(Pages 2 et 3)*
Souvenirs de bals par Norbert MARTY *(Pages 9 et 10).*
Un enfant de Saint-Vincent-de-Cosse se souvient par Émile LABROUSSE *(Pages 16 à 18).*
Une demeure de caractère : La Péchère par Gérard MARTY *(Pages 20 à 23).*
RUBRIQUE PASSION
Saint Barnabé de Vielvic par Jean-Pierre VERDON *(Pages 4 à 8).*
RUBRIQUE OCCITAN
Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY *(Pajas 11 a 13).*
Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY *(Pages 11 à13).*
Ode à la Dordogne (suite) de Louis DELLUC *(Pages14 et 15)*
RUBRIQUE ACTUALITÉS
Quatrième après-midi artistique aux Salveyries *(Page 19)*
Un été sec *(Page 24).*
Récompense *(Page 24).*

Plus modeste, l'église d'Alles possède seize vitraux datés de 1882 et 1883 :

Chœur :

– Saint Pierre avec les clés du royaume.
C'est un don de la famille Faure-Fourneau.

– Le Bon Pasteur, don de l'abbé Delluc et sa famille.

– Saint Paul reconnaissable à l'épée qu'il tient pour rappeler qu'en tant que citoyen romain, il n'a pas été crucifié mais décapité.

Saint Paul

C'est un don des familles Melon et Lesbos, habitants du village de Sors.

Chapelle sud, de la Vierge :

– Un religieux et une apparition, don de Marie Clermont du Bugue ;

– Bernadette et Lourdes, don d'une famille reconnaissante ;

– La Sainte Vierge "Je suis l'Immaculée Conception" don d'une famille reconnaissante.

– Un religieux et une apparition de la Vierge et l'Enfant, don de l'abbé Vitrat et sa famille.

Chapelle nord, de saint Joseph :

– Un ange gardien et un enfant "Angelus Christos", don des familles Périer, Bertounesque.

Saint Étienne

– Saint Michel terrassant le dragon, don de P. Castanet, lieutenant d'infanterie de marine.

– Saint Étienne avec la palme du martyre et des pierres dans sa robe, en référence au patron de l'église. C'est un don de la famille Delteil, sacristain.

– Un vitrail occulté semblerait représenter un ange.

Nef, côté sud.

– Sainte Anne apprenant à lire à Marie, don de Jeanne Marie Galampoix-Combefreyroux.

– Sans personnage, avec la mention : "Sainte Vierge priez pour nous".

Saint Joseph

Nef, côté nord.

– Joseph et Jésus "Sanctus... los GPH" don de P. Gérard et des hommes catholiques d'Alles,

– sans personnage : Saint Joseph "Priez pour nous".

En façade :

– une rosace représentant une Vierge de pitié. Ce vitrail, brisé lors d'un orage a été remplacé dans les années 1990.

Pieta en façade
(Photos Gérard MARTY)

Source : " Alles-sur-Dordogne, une histoire" par Michel Robin aux Éditions du Roc de Bourzac, 2005.

Michel ROBIN
Secrétaire de l'Association "**Jeunesse Alloise**".

SAINT BARNABE DE VIELVIC : UN SUPERBE EXEMPLE DU PATRIMOINE ROMAN DE NOS VILLAGES.

L'église de Vielvic sur son "pech" *(Photo Gérard MARTY)*

Jean-Pierre Verdon, en 2009 et jusqu'au début 2010, s'est penché sur la sculpture romane, telle qu'elle s'est exprimée sur le portail de l'église de Besse. Il revient pour ***"Lo Chalelh"*** *sur la période romane qui a marqué le Périgord jusque dans les édifices de ses plus modestes paroisses. Très ancienne paroisse de la châtellenie de Belvès, Vielvic a été unie à Saint-Pardoux en 1793 pour former la commune de Saint-Pardoux-et-Vielvic.*

Saint Barnabé, sous le patronage duquel est placée l'église, est connu pour avoir présenté le futur saint Paul aux chrétiens d'Antioche. Il est également considéré comme un apôtre. Décédé vers 65 à Chypre en martyr selon la tradition, il devient le patron des tisserands. Il reste un saint de l'imagerie populaire comme en témoignent les nombreux dictons attachés à son nom, le plus connu étant : "S'il pleut à la saint Médard (8 juin), il pleut quarante jours plus tard à moins que saint Barnabé (11 juin) ne lui coupe l'herbe sous le pied".

Il est aujourd'hui reconnu que la période des XIe et XIIe siècles, que l'on appelle romane, fut pour le Moyen Âge occidental un temps de renouveau économique et politique, voire de prospérité. L'impact de cet essor fut d'autant plus grand qu'il libérait des énergies que les cinq siècles précédents, meurtris par les mouvements chaotiques de l'histoire, avaient tenu sous le boisseau.

À côté du pouvoir politique, une autre puissance fédérait les hommes de ce temps : « l'Eglise », institution qui bénéficiait d'un large soutien populaire, au nom d'une foi presque unanimement partagée.

C'est dans ce contexte que, tractée par de grands ordres monastiques très puissants et des évêques au pouvoir considérable, la communauté chrétienne allait dans un mouvement sans précédent ouvrir le plus grand chantier de l'histoire européenne de cette époque. L'on vit ainsi en moins de deux siècles, l'occident chrétien se couvrir d'églises, comme un « grand manteau blanc », selon l'expression du moine Raoul Glaber, chroniqueur du moment.

Une des singularités de ce phénomène réside dans la densité du maillage. Chaque village, aussi modeste fut-il, vit à cette époque s'édifier son lieu de culte, sa « maison de Dieu ». L'église rurale devenait alors, outre le lieu sacré où l'on venait prier et que l'on chargeait de ses espérances, le symbole du lien qui unissait une communauté, lui donnant en face de la prégnance du pouvoir seigneurial, une preuve tangible de son identité propre.

À quelques rares exceptions près, il ne reste plus dans nos campagnes de monuments civils de l'époque romane, ce sont donc seules ces petites églises qui nous content aujourd'hui l'histoire de ce temps.

La géométrie sacrée, savant usage d'une combinaison de nombres, qui visait à mettre le monument en symbiose avec l'équilibre cosmique, explique cette harmonie architecturale qui alerte notre sens de la beauté et nous conduit à renouer avec un monde certes disparu mais dont nous restons néanmoins les héritiers. Ce sera donc toujours, pour le promeneur à l'esprit curieux, un moment de découverte féconde que d'aller à la rencontre de ces modestes édifices pleins de charme, en voici tout proche, un savoureux exemple : l'église de Vielvic.

L'église dans son contexte

Dépendant administrativement de la commune de « St Pardoux et Vielvic », le village de Vielvic, se présente aujourd'hui sous la forme d'un hameau que le temps a meurtri.

Il se situe en pleine campagne, en retrait des principaux axes de communication. Il faut pour s'y rendre, prendre depuis Belvès une petite route qui chemine dans la forêt[1].

Vielvic est un très ancien village comme le confirme son étymologie, traduction directe du latin « vetus vicus » (vieux village). Les sources historiques qui le concernent sont très lacunaires. Il apparaît en 1268 dans un document de l'abbaye de Cadouin sous le nom de « parochia de veterovico » (P.Carles). Il était donc dès cette époque connu comme paroisse, avec pour titulaire saint Barnabé, patronage qui n'a pas changé depuis.

Son église romane a relativement bien résisté au temps et une remarquable campagne de réhabilitation, conduite dans les premières années 2000 par la municipalité, a redonné à nouveau une belle allure au monument.

---

[1]Au plan pratique : prendre, en sortant de Belvès par le Sud (direction Monpazier), la petite route qui passe devant l'entreprise « Point P ».

Elle a été débarrassée en particulier des rajouts extérieurs - presbytère et sacristie - qui altéraient sa pureté architecturale.

Construite un peu à l'écart du village en position dominante sur un « pech », l'église a été inscrite à l'inventaire des monuments historiques le 30 avril 1925. Lorsqu'on vient de Belvès, on découvre soudain au détour du chemin son abside en hémicycle au calcaire ocre qui, dans un bel effet vertical accentué par la pente du coteau, surgit sur la hauteur comme une proue de navire.

Le plan

Son plan est tout à fait classique. Il s'agit d'une église orientée (chœur tourné vers l'Est, selon la tradition romane) à nef unique donnant sur une abside semi- circulaire. En ce sens, elle est semblable à beaucoup de nos petites églises rurales. Mais en réalité, une analyse architecturale approfondie nous indique que nous sommes en présence d'un monument particulièrement intéressant puisque l'on y voit se succéder deux périodes de construction, reflet de ce chantier permanent que fut l'époque romane, où l'on voulait sans cesse, pour la gloire de Dieu, enrichir le bâti.

L'analyse architecturale

Sur le côté sud de l'édifice, le gouttereau (mur longitudinal) de la nef est pratiquement muet tant il est noyé dans les reprises de maçonnerie récentes qui ont eu pour but la conservation des murs. Au contraire, les élévations nord, très accessibles depuis le cimetière, sont tout à fait lisibles. On y voit des assises de petit appareil qui se prolongent de manière très régulière depuis la façade jusqu'à l'abside en hémicycle attestant ainsi la contemporanéité de cet ensemble.En partant de l'occident vers l'orient, on observe un décalage entre une première partie plus haute qui correspond à la nef, et une seconde, à l'origine plus petite et plus basse, qui a fait l'objet d'un surhaussement établi sur la structure qui lui préexistait pour amener la crête du mur au niveau de celui de la grande nef, cette observation étant corroborée, au sud, par un dispositif semblable.

Si l'on examine maintenant l'abside en hémicycle, on remarque qu'elle a été bâtie contre la maçonnerie de la partie

Côté sud de l'église de Vielvic *(Photo Jacques SARABEN)*

orientale de la nef, sans harpes[2] pour la lier à cette dernière, avec de surcroît un appareil de pierres différent du reste de la construction, et l'on comprend aussitôt qu'elle est venue se plaquer contre un édifice qui l'avait précédée.

Quant au « mur-clocher » de la façade, il apparaît, depuis le cimetière, une reprise de maçonnerie verticale qui indique une reconstruction tardive par raccordement au corps de la nef. Jean Secret (in "Le Périgord roman") avait noté avec pertinence que très peu des murs-clochers des églises romanes étaient d'origine, c'est ce qui se vérifie ici.

Aujourd'hui, sur l'ensemble du monument, une couverture de tuiles a remplacé les lauzes d'origine.

La chronologie de l'édification

Les observations qui précèdent permettent de reconstituer l'histoire du monument. On peut déduire en effet que l'église d'origine était constituée d'une grande et haute nef, simplement charpentée comme l'indique sa morphologie générale, ouvrant sur une travée plus basse qui correspondait au chœur (actuellement, partie précédant l'abside en hémicycle). Ce dernier fut très certainement voûté d'un berceau dès le départ, l'épaisseur des murs à cet endroit et leur faible hauteur devant permettre d'absorber les forces de poussée, puisqu'en effet la modeste section de l'arc que l'on voit aujourd'hui à l'intérieur de l'église au niveau de l'entrée du sanctuaire, comme l'absence de contreforts extérieurs ne suggèrent pas un projet de contrebutement différent.

Un mur plat fermait ce chœur à l'orient, comme l'indiquent les harpes d'encoignure qui la ceignent. Il s'agissait donc d'une église rurale simple dite « à nef unique et chevet plat ».

[2] *La harpe est l'ensemble des pierres disposées en alternance pour lier deux murs formant un angle.*

(Photo Jacques SARABEN)

Les raccordements entre la nef et l'abside

Plus tard il fut décidé d'agrandir le monument en lui ajoutant à l'orient l'abside en hémicycle voûtée d'un cul de four, que nous voyons aujourd'hui. Un problème d'équilibre architectural se posait alors, puisque d'un coté (à l'occident) se trouvait une nef élevée, et que de l'autre (à l'orient) on construisait une haute abside.Entre les deux, le chœur d'origine, beaucoup plus bas, venait rompre l'équilibre du monument.

Le parti fut donc pris de rattraper le niveau général en exhaussant les murs de cet ancien chœur pour les porter à la même hauteur que ceux des autres parties de l'édifice.

Proposition de datation.

L'on possède maintenant des éléments suffisamment concordants pour situer dans le temps l'évolution de la construction.

L'abside porte de manière claire la marque du XIIe siècle, par sa forme en hémicycle si fréquente dans notre région à cette époque, par le moyen appareil régulier de sa construction et

surtout, par la sculpture de ses modillons, dont la facture est tout à fait caractéristique de cette période.

Une abside du XIIe siècle, venant en ajout d'un monument qui lui était préexistant, il devient évident que la datation de ce dernier recule dans le temps.Nous ne disposons pas, nous l'avons dit, de références historiques indiquant les dates de construction, mais la morphologie générale de la nef d'origine et l'organisation en lits réguliers des pierres d'appareil, taillées au marteau, indiquent le XIe siècle. Nous proposons une datation à son début, compte tenu de certains éléments archaïsants : l'épaisseur des murs (1m30), l'appareillage des chaînes d'angle, la nef simplement charpentée, et enfin l'absence de portail ouvragé[3], mais aucun autre élément architectural révélateur, n'indique que l'on puisse remonter plus en arrière dans le temps. On regrettera évidemment de ne pouvoir observer les fenêtres d'origine, les baies que l'on voit aujourd'hui ayant été ouvertes (ou élargies) a posteriori.

Le mur-clocher.

Depuis le cimetière on voit au premier coup d'œil la reprise de maçonnerie qui témoigne de la reconstruction de l'ouvrage.

(Photo Jacques SARABEN)

Le mur-clocher vu du cimetière

L'édification a été faite en conformité avec la tradition, le mur-clocher se confond avec la façade, puis se tronque aux trois quarts de son pignon pour servir d'assise à une petite élévation sommée de deux rampants obliques protégés par des dalles de pierre et percée en son centre d'une large baie campanaire en plein cintre. Cette organisation de clocher mur à deux niveaux où la partie supérieure est occupée par le campanile est assez classique en Sud Périgord. Pour desservir la cloche, un appentis de bois, à été adossé au revers du clocher.

Le portail actuel n'est pas d'origine. L'ensemble a été relancé tardivement, comme l'indiquent l'arc de la porte en anse de panier, et le cordon mouluré jouant le rôle d'archivolte qui retombe sur des culots en forme de boutons ornés de cercles concentriques

Les modillons sculptés de l'abside

On nomme corbeaux, les consoles de pierre qui soutiennent les corniches. Lorsqu'ils sont sculptés, les corbeaux changent de nom pour s'appeler modillons. Ces supports, venant en saillie du plan du mur ont été pour les imagiers de la période romane un champ d'expression privilégié. Les modestes églises romanes de nos villages, peu ornées par ailleurs, voient fleurir sous les corniches de leurs absides, un foisonnement d'images. Des motifs religieux cohabitent avec des motifs populaires (têtes humaines, bovins et caprins, tonneaux, etc) qui illustrent avec réalisme le quotidien des hommes de ce temps, ou encore des représentations plus originales, voire fantastiques, fécondées par l'imaginaire du sculpteur.

Jean-Pierre VERDON À suivre.

[3] *L'expérience prouve que les murs-clochers relancés a posteriori, comme ici, l'ont été en conservant la partie inférieure lorsqu'elle abritait un portail ouvragé.*

SOUVENIRS DE BALS (suite).

La place de l'Hôtel de Ville à Sarlat

LES PLANCHERS AMBULANTS.

C'est Cantegrel de Sarlat qui mit les planchers ambulants à la mode. Ces planchers permettaient d'installer des salles de bal sur toute surface assez plane. Un pré ombragé était l'idéal. Couverts et fermés, ils s'installaient en quelques heures et se démontaient de même. Chargés sur un camion, ils allaient de village en village au gré des fêtes votives.

Cantegrel avait flairé avant tout le monde l'engouement de la jeunese pour les bals. Propriétaire d'une grande scierie, Cantegrel fabriquait des planches et des poutres pour charpentes. Il construisit un plancher facilement démontable et transportable dans le camion de la scierie. Il confia rapidement la gestion de la scierie à son contremaître et devint organisateur de bals se consacrant uniquement aux déplacements et à l'installation de son plancher. Un an plus tard, il fabriqua un nouveau plancher, aménagé avec vestiaire et porte-manteaux ; il le baptisa "L'étoile".

"L'étoile" eut un énorme succès. Les déplacements devenant plus lointains, on affecta un semi-remorque au transport de ses nombreux composants.

Fort de son expérience et comme le premier plancher donnait des signes d'usure, il en construisit un troisième qu'il appela "La cigale". "L'étoile" et "La cigale" et leurs deux semi-remorques sillonnèrent tout le département.

Cantegrel avait engagé l'orchestre Marty pour un bal à Sarlat. Le jour dit, nous partîmes en direction de La Canéda à bord de notre camionnette Citroën C4.

Nous quittâmes Le Bugue en début d'après-midi après les travaux au jardin, une toilette rapide, un repas sur le pouce et sans doute pas en avance pour l'ouverture du bal.

Pour tout arranger, le moteur de la C4 se mit à cafouiller vers Les Eyzies. Mon père, tout en bougonnant, démonta le gicleur, souffla dedans et nettoya les bougies. Après une heure de soins, le moteur consentit à redémarrer.

M. Cantegrel que nous n'avions pas pu prévenir de nos avaries nous attendait devant ses deux planchers réunis, "L'étoile" et "La cigale" qui formaient une immense salle. M.Cantegrel, fou furieux, nous passa un savon de qualité.

Le bal concurrent, animé par l'orchestre Jimmy's jazz de Bergerac était déjà bien rempli et l'ambiance y était chaude. Sachant par expérience que la foule suit comme les moutons de Panurge, Cantegrel était persuadé que plus personne ne viendrait dans sa salle et ce fiasco en vue le mettait hors de lui.

Roger, l'homme au banjo, avec son imperturbable sourire, lui dit en rigolant :

– Ne vous inquiétez pas monsieur Cantegrel, ils sont là-bas...eh bien, dans une heure ils seront chez nous !

Cantegrel, n'apprécia pas la plaisanterie. Il haussa les épaules et répondit :

– Alors tu crois que les gars qui ont déjà payé une entrée vont ressortir le portefeuille pour venir chez moi !

Écœuré, il tourna les talons et s'éloigna en grommelant.

Sur l'estrade nous n'étions pas très fiérots mais nous attaquâmes les premières mesures à pleine puissance de nos instruments.

Entre les danses, Roger s'emparait du micro pour faire les annonces les plus saugrenues comme l'avis de recherche de la fille du marchand de cycles Porret, très connu à Sarlat : La belle Éva Porret ! Finalement les lourdes galéjades de Roger intriguèrent le public qui vint aux renseignements. L'exotisme du banjo, la sonorité puissante de mon accordéon quatre voix finirent par l'emporter. Le public afflua et, comme l'avait prévu Roger, l'énorme dancing était au complet.

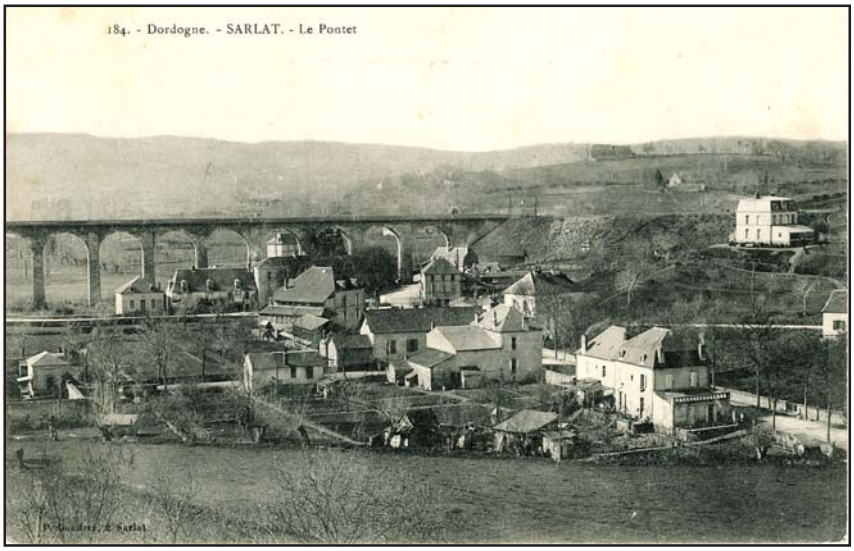
Beau joueur, le père Cantegrel vint sur l'estrade nous féliciter. Il pleurait de joie !

Le soir, il invita tout l'orchestre à souper au Grand Hôtel de la Madeleine et, à la fin du bal, vers quatre heures du matin, il y eut le casse-croûte chez lui au Pontet : un poulet rôti pour chacun !

Il est vrai qu'à vingt ans, on a de l'appétit et qu'une soirée de bal, ça creuse.

À suivre.

Norbert MARTY



Cartes postales de la collection Jean Batailler

Le quartier du Pontet à Sarlat

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

Los quatre dròlles del Milon.

La bòria del Milon èra coma bien d'autras en Perigòrd. Un troç de rusclas onte créisson nonmàs qualques casses pietadós mas onte espelisson dos o tres bravas trufas per Nadal. Una garrissada e qualques picadís per un pauc de bois de fuòc e de las carassonas e, entre las doas Damas, una bona desca de botarels. Una grausa al miegjorn onte la vinha vos fai un pitit vin que raspalha lo gorjarel mas que vos tusta pas pel cap. Amb d'aquò, un combal e son riu per lo blat e lo tabac.

Lo Milon teniá la bòria de son paire que n'eiretèt de son papà. Quand lo pepet nasquèt sos parents i èran meitadiers. A fòrça de fretissas, lo pepet finiguèt per crompar l'ostal qu'èra lo molin del castel.

La femna del Milon, que trabalhava defòra tant coma del tot en s'ocupant de la sopa e del bestialon, li donèt quatre plan braves dròlles : Janton, Peirilhon, Jaquilhon e Guilhomet.

Quand fuguèron grandets quò fasia del monde per trabalhar las tèrras mas Milon se carcinava : podrián pas demorar tots quatre à l'ostal e l'idèa de partejar la proprietat assemblada per tant de generacions li rastelava l'esquina.

Janton l'ainat, tot jòine veniá darrièr los buòus amb son paire. Tanleu que poguèt joslevar lo brabant, res li fasiá mai plaser que de tirar una reja bien drecha. Quò es segur qu'aquel dròlle èra per far un paisan coma son paire.

Lo Milon, pauc per pauc, daissèt lo dròlle far a sa fantasiá. Se'n tirava bien per vendre los buòus gras sens se far colhonar e ne crompar un parelh amb un bon retalh .

Mas tot cambia : lo tractor fai lo trabalh deus buòus e las creschas son desbolhadas.

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

Les quatre garçons d' Émile.

La métairie d'Émile était comme bien d'autres en Périgord. Des friches où ne poussent que des chênes pitoyables mais où peuvent naître deux ou trois grosses truffes à Noël. Un bois de chênes et des châtaigniers pour le feu et les piquets de vigne et, entre le 15 août et le 15 septembre, un grand panier de champignons. Une terre caillouteuse exposée au midi où la vigne vous produit un petit vin qui râpe la gorge mais qui ne vous porte pas à la tête. Avec cela, un vallon et son ruisseau pour le blé et le tabac.

Émile tenait la propriété de son père qui en avait hérité de son papa. Quand le grand-père naquit, ses parents y étaient métayers. En ne mangeant que des quignons de pains aillés, le grand-père put enfin acquérir la propriété qui était le moulin du château.

La femme d'Émile travaillait dehors autant que son mari tout en s'occupant de la cuisine et des volailles. Elle lui donna quatre beaux garçons : Jean, Pierre, Jacques et Guillaume.

Quand ils furent adolescents, cela faisait du monde pour travailler les terres et pourtant Émile se faisait du souci : ils ne pourraient pas rester tous les quatre à la maison et l'idée de partager la propriété agrandie par tant de générations lui était intolérable.

Jean, l'aîné,tout jeune venait derrière les bœufs avec son père. Sitôt qu'il put soulever le brabant, rien ne lui faisait plus plaisir que de tracer un sillon bien droit. Il est certain que ce garçon devait être paysan comme son père.

Peu à peu, Émile laissa faire le garçon à son idée. Il s'en sortait bien pour vendre au mieux les bœufs gras et en racheter une paire avec un joli bénéfice.

Mais tout change : le tracteur fait le travail des bœufs et les crèches sont démolies.

Las vacas patolhan dins la fanga de l'estabulacion libra. Un còp i a tròp de lach, cal far la vianda e lo còp d'après i a pas pro de lach ! E lo tabac que aviá fach viure lo Milon amb tota sa famille : cal pus ne plantar ! Endonc lo monde semenan del blat d'Espanha a pas se veire d'una maison a l'autra. Janton donèt mas un pitit-filh al Milon mas lo drolleton vòl pas demorar a la tèrra : vòl estre gendarma !

Lo segond, Peirilhon pusleu pitit mas tinhós, tornava de l'escòla totjorn un pauc estinhassat. S'engatjèt a dètz-a-uèch ans e se'n anguèt dins tots aquels país per çò qu'apelavan : pacificacion.

Se maridèt enlai amb una femna joventa qu'aviá deus pitits uèlhs bien bravilhons. Aquela nòra donèt al Milon un tropel de nenets plan escarrabilhats que sautavan coma deus cabridons suls genolhs de lor pepet "Combal", ental l'avián chafrat !

Lo tresen, Jaquilhon, tanleu que poguèt galaupar anèt servir la messa e sabiá lo latin coma lo curet mai cantava amb del, los dimencs de granda messa.

Son paire li diguèt :

– Mon drólle cal te far curet, quò farà bien plaser a ta maire.

– Mas, papà... e las femnas ? çò ditz Jaquilhon un pauc espaurit.

– Jaquilhon, quand n'auràs confessat tres, una joina, una un pauc madura et una vièlha que a conegut la vita, ne'n saupràs sus la femnas mai que non pas io, te zo disi mon dròlle !

Les vaches pataugent dans la boue de la stabulation libre. Une fois il y a trop de lait : il faut faire de la viande ; la fois suivante on manque de lait ! Et le tabac qui avait faire vivre Émile et sa famille, il ne faut plus en planter ! Alors les gens sèment du maïs à ne pas se voir d'une maison à l'autre. Jean n'a donné qu'un petit-fils à Émile mais le garçonnet ne veut pas rester à la ferme : il veut être gendarme !

Le second, Pierre, plutôt petit mais bagarreur, rentrait de l'école toujours un peu ébouriffé. Il s'engagea à dix-huit ans et s'en alla dans tous ces pays pour ce qu'on appelait : pacification.

Il se maria là-bas, avec une femme bien jolie qui avait de beaux petits yeux. Cette bru donna à Émile de nombreux petits-enfants délurés qui sautaient comme des chevreaux sur les genoux de leur grand-père "Combal", comme ils l'appelaient.

Sitôt qu'il put marcher, le troisième alla servir la messe et savait le latin aussi bien que le curé et même, chantait avec lui le dimanche à la grand-messe.

Son père lui dit :

– Mon fils tu dois être prêtre, cela fera grand plaisir à ta mère.

– Mais papa, et les femmes ? répondit Jacques tout apeuré.

– Jacquot, quand tu en auras confessé trois, une jeune, une déjà mûre, et une plus âgée qui a connu la vie, tu en sauras bien plus que moi sur les femmes ; je te le dis mon garçon !

Aprèp lo seminari, l'ordinacion faguèt bien purar sa maire, Jaquilhon èra tant polit amb son vestit de glèisa ! Leu, pus de tonsura nimai de sotana. Respondiá al monde amb belcòp d'onccion e quò es del que l'am veniá cercar per parlar al fenestron. Dempèi a fach del camin... se ditz que podriá venir evesque !

Lo darrièr, Guilhomet apreniá pas ren a l'escòla. Quand son paire li comandava de julhar los buòus, portava lo jo del costat de la coa ! E lo Milon mingrava : que far d'aquel dròlle ?

Un matin, Milon damandèt a son drólle :

– Guilhomet te cal me dire si nòstra sauma es de son semen ?

– Papà, coma vòles que zo sasqui ?

– L'ase de Camilha, qu'es a dos quilometres ne brama dempei tres jorns et tu, l'i veses ren ! Mon dròlle es pus baujòc qu'un ase ! Guilhomet seràs deputat !

– Mas papà sabi far ren !

– Justament, contunharàs, mas diràs als autres coma cal far e lor diràs nonmàs çò que vòlon entendre. Per aquò te caldrá beure sens te bandar, mentir sens rosejar e engolir de las sèrps sens broncar !

Ental faguèt dins la politica, conselhièr e perfin deputat. Prometèt al monde coma degun se pensant qu'es bien paure aquel que pòt pas prometre. Si qualqu'un lo tractava de giroleta li revirava que quò es pas del que vira deçai ou delai, quò es lo vent !

Se ditz qu'es lo melhor plaçat per venir senator !

En m'esvelhant d'una pita siesta comprenguèri qu'aviái raibaissat. Me levant, caupiguèri la coa d'un rat, lo rat faguèt cui-cui e, aquí mon conte es finit.

De segre.

Après le séminaire, l'ordination fit bien pleurer sa mère : Jacques était si beau dans ses habits d'église ! Bientôt, plus de tonsure ni de soutane. Il répondait aux gens avec beaucoup d'onction et c'est lui que l'on venait chercher pour parler à la télévision. Depuis, il a fait du chemin, il se dit qu'il pourrait devenir évêque !

Guillaume, le dernier, n'apprenait rien à l'école. Quand son père lui commandait de lier les bœufs, il portait le joug du côté de la queue ! Et Milou se faisait du mauvais sang : que faire de ce garçon ?

Un matin Milou demanda à son fils :

– Guillaume peux-tu me dire si notre ânesse est en chaleur ?

– Papa, comment veux-tu que je le sache ?

– L'âne de Camille qui est à deux kilomètres brait depuis trois jours et toi tu n'y vois rien ! Mon fils est plus sot qu'un âne ! Guillaume, tu seras député.

– Mais papa, je ne sais rien faire !

– Justement, tu continueras mais tu diras aux autres comment il faut faire et tu ne leur diras que ce qu'ils veulent entendre. Pour cela, il te faudra boire sans te soûler, mentir sans rougir et avaler des couleuvres sans broncher !

Ainsi fit-il en politique, d'abord conseiller puis député. Il promettait aux gens comme personne se disant qu'il est bien pauvre celui qui ne peut promettre. Si quelqu'un le traitait de girouette, il répliquait que ce n'est pas lui qui change de côté, c'est le vent !

On dit qu'il est le mieux placé pour devenir sénateur !

M'éveillant d'une petite sieste, je compris que j'avais rêvé. Me levant, je marchai sur la queue d'un rat, le rat a fait cui-cui et, ici mon conte est fini.

À suivre.

Gérard MARTY

LOUIS DELLUC, ENCORE.

Le CHALELH poursuit la reproduction de l'Ode à la Dordogne de Louis Delluc, publiée en 1931à Sarlat à compte d'auteur.

Mais que vienne un peu la Gratusse,
Méfie-toi, l'eau se soulève
Et s'ouvre le gouffre d'enfer.

Sur la mer, avec un bout de toile,
La nef se fie à son étoile
Pour aller aux pays lointains ;
Toi, gabare, tu as fait ton voyage,
Retourne au vert rivage
Où croissent les tiens rameaux.

*
* *

Dordogne, de la mer profonde
Où l'orage soulève l'onde
Te viennent les hommes du Nord,
Et leur bruit s'étend et s'enfle
Comme le vent se plaint et siffle
Quand il secoue les arbres du jardin.

C'est la chanson de mort dans l'air,
La peur qui mord le pêcheur
Et fait fuir le gabarier ;
C'est le cor des Normands qui brame
Le sang qui coule sur la lame,
Le feu qui flambe dans le monastère.

Que la colline s'élève encore !
Redresse-toi, tour hautaine,
Que le tas de pierres exhausse le roc ;
Et que la terre sarladaise
Regarde toujours plus surprise,
Le château se dresser au-dessus des bois.

À suivre.

Mès que vengue un pauc la Gratusse,
Mefiso-te, l'aigo rebusso
E s'alando lou gourg d'ifer.

Sus la mar, em d'un tros de tèlo,
La nau se dono à soun estèlo
Per anar aus païs estrans ;
Tu, gabaro, as fat ton vouiage,
Entorno-t'en al verd ribage
Ount frojen lus teunes rampans !

*
* *

Dourdogno, de la mer prigoundo
Ount l'aurage cap-viro l'oundo,
Te vènen lus omes del Nord,
E lour brut s'escampo e s'uflo,
Coumo lou vent se plan estuflo,
Quand brandis lus albres de l'ort.

Coi la cansou de mort dins l'aire,
La pòu que gafo lou pescaire
E fai fugi lou gabarié,
Coi lou cor deus Nourmans que bramo,
Lou sang que rajo sus la lamo,
Lou fèc que blando dil moustiè.

Que lou terme s'ennaute enquèro !
Sounlèvo-te, tour auturièro,
Que lou cairou ausse lou roc ;
E que la tèrro sarladeso
Agaite mai que mai suspreso
Lou castèl se quilhâ sul bos.

De segre.

UN ENFANT DE SAINT-VINCENT-DE-COSSE SE SOUVIENT...

Émile Labrousse vit aux États-Unis depuis de nombreuses années. Par Internet il a rencontré "Mémoire et Traditions en Périgord" et a confié au ***Chalelh*** *les souvenirs de son enfance qu'il a passée à Saint-Vincent-de-Cosse.*

Le chemin est court, qui va du Domaine de Rochebois près de Vitrac à Saint-Vincent-de-Cosse en suivant la Dordogne. Pourtant, lorsque je fis ce voyage pour la première fois, tout engoncé dans des couvertures et un édredon que ma mère m'avait fait avec de pauvres moyens, j'ignorais qu'il allait changer ma vie, et pour le mieux. C'était au début des années cinquante, j'allais sur mes quatre ans.

Déjà des souvenirs pourtant si proches, mais que je m'efforçais d'oublier, m'avaient gravé en tête les images d'un sanatorium en bord de mer où des sœurs tout en habit noir remirent vite d'aplomb le petit enfant maigrichon que j'étais. Peu me reste des quelques jours que je passais à Rochebois : de grands dortoirs tristes, des douches aux dalles froides, des bâtiments anciens plein d'enfants plus grands que moi. Des frères et des prêtres donnaient l'enseignement et maintenaient une discipline sévère pour ces orphelins et autres cas sociaux.

Moi, au moins, j'avais une maman. Buandière, elle lavait et repassait le linge des enfants dans une pièce qui me fit toujours exécrer les odeurs de lessive et de naphtaline. Limousine de Saint-Yrieix-La-Perche, elle travaillera longtemps comme gouvernante chez des curés ou cuisinière dans des orphelinats. Trop petit pour Rochebois, et par une miraculeuse intercession, on me plaça à Saint-Vincent où le presbytère accueillait deux ou trois enfants.

Au volant de sa "Deux-Chevaux", voiture choisie par bien des ecclésiastiques à cette époque, le bon père Tournebise me fit découvrir un paysage qui m'émerveilla dès le premier contact.

Beynac, austère et encore en ruines, me conquit au premier regard. Plus tard, Castelnaud dont j'escaladais encore les ruines dans les années 60, deviendra mon château préféré. À l'aise sur sa colline, tout en rondeur, avec des maisons s'entassant à ses abords comme tout apeurées par un ennemi éventuel, le château fort exsude une certaine tendresse, une sorte d'assurance contre l'adversité.

À mon arrivée au presbytère de Saint-Vincent, la sœur Marie-Bernard, maîtresse des lieux, porteuse des clés et inculquant un règlement doux mais intransigeant, prit soin de moi. Dans un lit-cage déjà trop petit pour moi, je dormis cette première nuit mémorable, d'un doux sommeil de rêve. Au matin, le claquement des volets me mit sur mon séant. Le jardin tout en fleurs, la cour de castine, la maison basse et trapue du presbytère, me devinrent vite familiers. Mon enfance privilégiée, chouchoutée, commença ainsi.

Madame Chambon, qui faisait la classe des petits, en douceur et par gentille persuasion, m'apprit à lire dès mes 5 ans à ma grande joie. Elle me donna en même temps le goût pour les livres et le plaisir de la lecture. Nous apprenions à compter avec des bûchettes que nous achetions à l'épicerie, en haut du village.

En hiver, les enfants qui venaient de loin faisaient tenir au chaud une soupe ou un ragoût sur le poêle qui chauffait la classe. Assis sur les bancs de devant, les meilleurs élèves avaient la charge de remplir les encriers. Tableau noir et craie blanche faisaient place aux belles affiches illustrant les saisons, dans un foisonnement de détail. Les feuilles d'automne étaient nos modèles pour le dessin. Le tilleul, dans la cour de récréation, donnait ses feuilles, dûment récoltées par les enfants et mises à sécher sur des draps blancs, dans le grenier des appartements des instituteurs situés au-dessus des salles de classe.

Que j'aie pu passer ainsi une telle enfance de rêve restera toujours pour moi un sujet d'émerveillement.

Entre le presbytère et l'école, devenue maintenant mairie, il y avait l'église.

Enfant de chœur, je faisais avec le père Tournebise, la tournée des villages qui déjà à cette époque, n'avaient plus de curé attitré. Certains n'étaient visités que rarement, pour un mariage ou un enterrement. Cazenac, Bézenac, Vézac, toute la vallée de la Dordogne était notre domaine. Saint-Cyprien marquait la frontière et au-delà tout m'était étranger. Nous allions aux chapelles des châteaux de Castelnaud et de Beynac.

Une mariée en pleurs que j'essayais de consoler du haut de mes 8 ans, restera un souvenir impérissable, «belle comme était la dame, à Beynac».

Un fossoyeur se plaignait de la pluie récente à un père Tournebise ennuyé par la lenteurs des travaux.

Les maisons bourgeoises nous invitaient souvent pour le déjeuner dominical. Aux Milandes, Joséphine Baker, tout en charme et élégance, a conquis mon âme d'enfant.

Jo Bouillon, son quatrième mari, aimait à régaler le père Tournebise du meilleur que ses cuisines pouvaient fournir. L'entourage américain de Madame Baker, très curieux, très volubile, me fit découvrir la langue anglaise qu'on me faisait ânonner, alors que Madame Chambon, à l'école, essayait de m'inculquer la notion d'un français bien parlé, comme à Paris. Un prêtre notamment, dont il me souvient qu'il était de Philadelphie, me fit entrevoir une vie future en Amérique. Souvent nous allions à Temniac, sur sa colline au dessus de Sarlat, dîner chez les sœurs de l'orphelinat ou dire la messe dans la belle chapelle du château qui est aujourd'hui en réfection.

Je fis un jour le périple, au sein d'un petit groupe, de Saint-Vincent à une chapelle perdue dans les bois, par delà les coteaux. La beauté du site resta bien gravée dans mon esprit mais, au cours des années, semblable au Grand Meaulnes et son Domaine Disparu, il me fut impossible de retrouver ces lieux. C'est un ami qui, en 2005, me fit redécouvrir cette église et ce site de mon enfance : Redon-Espic, dont je suis devenu membre de l'association qui s'est chargée de la restauration.

Après Saint-Vincent, et quelques détours, je passais mon adolescence à Sarlat. Là, je découvris ma passion pour la cuisine grâce à feu chef Bigotto qui fut mon mentor et mon guide dans mon choix de carrière. Suivirent, école de cuisine puis école hôtelière, à Tours, avec des stages en Suisse, en Allemagne, à Nice. Déjà j'avais le désir de vivre à l'étranger, de faire carrière hors la France. Le Cinquième Régiment de Chasseurs au quartier Daumesnil à Périgueux fut ma dernière adresse dans l'hexagone.

De Miami où je vécus 12 ans, une mutation bienvenue me fait aménager à Monterey, Californie, puis à San Francisco. Suivit, après un détour à Nashville au Tennessee, dans les années 90, une dernière étape qui m'amena dans la tranquille et très jolie ville de Greenville, en Caroline du Sud, dans les contreforts des Monts Appalaches.

Les États-Unis sont devenus pour moi un endroit familier que je continue d'explorer. Ma passion pour la pêche à la mouche m'entraîne toujours vers d'autres horizons : Colorado, Montana, Pennsylvanie et jusqu'au Canada proche, en quête d'autres rivières, d'autres belles truites ou grands saumons.

Voyages, carrière, déplacements : peu compte après Saint-Vincent car c'est là où j'ai tout appris, où tout m'a été inculqué. Nostalgique d'un passé révolu ? Je le suis sûrement. Mais je sais aussi que mon enfance fut privilégiée et inoubliable.

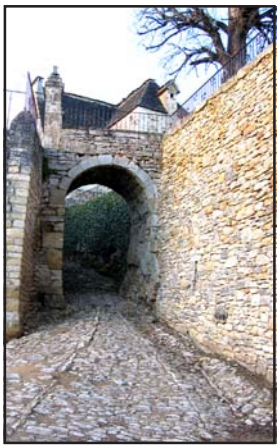
J'ai tenu mes promesses. Le père Tournebise, les époux Chambon, la sœur Marie-Bernard, les dames du village qui aidaient au ménage et à la cuisine, madame Cestaret de Beynac, seraient bien étonnés d'apprendre que « le petit Émile du presbytère» leur doit tout et les remercie.

Si Saint-Vincent n'avait pas été, il eût fallu l'inventer.

Émile LABROUSSE

Monsieur et Madame Chambon ont succédé aux époux Delluc comme instituteurs de la commune de Saint-Vincent-de-Cosse. Madame Chambon, née Faure, était originaire de Limeuil. Monsieur Chambon a été maire de Limeuil du 28 mars 1971 au 23 juin 1995.

Place de l'église à Saint-Vincent-de-Cosse



Vestiges d'une ancienne voie romaine

QUATRIÈME APRÉS-MIDI ARTISTIQUE AUX SALVEYRIES (17 juillet 2010)

Le quatrième après-midi artistique aux Salveyries a réuni sur les cimaises de l'exposition les œuvres d'une douzaine de peintres et cinq auteurs sous le chapiteau. Pour la première fois, Jean-Claude Dugros, majoral du Félibrige et Brigitte Miremont ont présenté des œuvres en occitan. Pierre Gonthier dédicaçait son dernier roman, "L'enfant qui parlait à la rivière" abondamment et joliment illustré par Marcel Pajot.

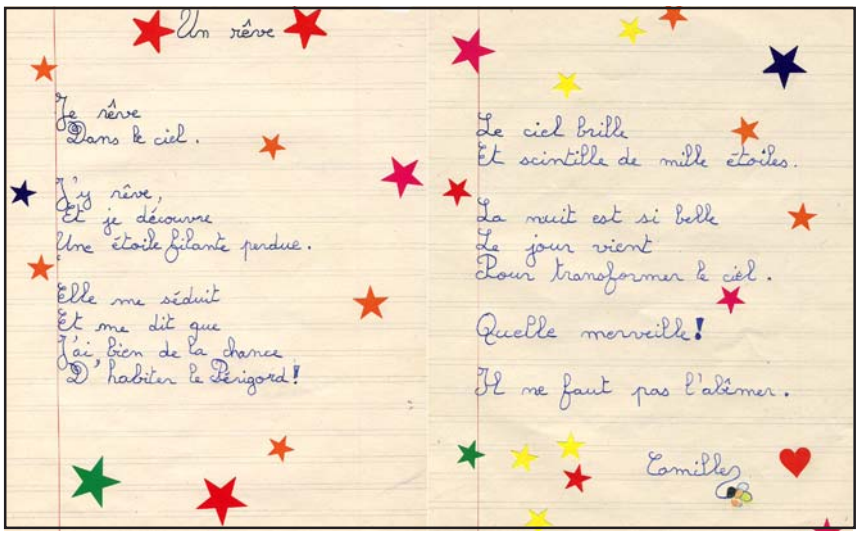
Par un temps clément, sans excès de chaleur, le public a largement échangé avec les écrivains et les artistes.

La tombola mettait en jeu la toile d'un exposant (André Izard), une photo (Jacques Saraben) ainsi que de nombreux produits locaux.

Gérard Courrège à la guitare et Paul Deltheil à la vielle ont interprété les vieux airs du folklore.

Le prochain numéro donnera les informations pour la manifestation 2011.

"Ciel d'orage sur La Lande" par Jacques Saraben (Prix du Public 2010)



Un rêve

Je rêve
Dans le ciel.

J'y rêve,
Et je découvre
Une étoile filante perdue.

Elle me séduit
Et me dit que
J'ai bien de la chance
D'habiter le Périgord!

Le ciel brille
Et scintille de mille étoiles.

La nuit est si belle
Le jour vient
Pour transformer le ciel.

Quelle merveille!

Il ne faut pas l'abîmer.

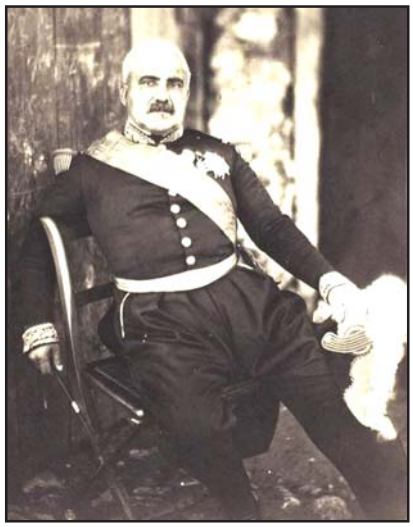
Camille

Le poème de Camille Pouzargue (12 ans), Prix de l'Association 2010

UNE DEMEURE DE CARACTÈRE : LA PÉCHÈRE (suite).

C'est dire si une note du tout récent Maréchal Pélissier, vainqueur à Sébastopol, remise par Napoléon III au ministre de la guerre, pouvait avoir du poids. Et pourtant cette recommandation n'a pas eu plus d'effet auprès du ministre Vaillant que celle de Pierre Magne.

Il faut aussi rappeler qu'Aimable Pélissier avait gagné ses galons pendant la conquête de l'Algérie. Il avait reçu un soutien appuyé de la part de Bugeaud lors de la triste affaire des "enfumades". C'est l'épisode le plus noir de la conquête : Pélissier avait anéanti le 18 juin 1845 toute une tribu arabe en l'enfumant dans des grottes près de Mostaganem. L'Europe entière en avait été émue et Soult, ministre de la Guerre de l'époque, avait dû faire des excuses publiques. Peut-être que, finalement, cette recommandation venant de quelqu'un connu pour son autoritarisme, a finalement desservi le général Tatareau.



Photographie du maréchal Pélissier

Après l'échec de ces deux recommandations le couperet tombe le 7 janvier 1861.

C'est le ministre de la guerre Jacques Louis Randon qui signifie à Tatareau la fin de son commandement de l'Hôtel des Invalides à compter du 30 janvier alors "qu'il aura accompli sa 66e année". À partir de cette date, il recevra les trois cinquième de la solde de son grade.

Extrait d'un portrait de Louis Randon par Horace Vernet

Bien entendu, Jacques Louis Randon est un ancien de la conquête de l'Algérie dont il a été gouverneur général de 1851 à 1858. Au cours de son administration, la Kabylie a été réduite et l'expansion française s'est étendue vers l'est et le sud. Il été nommé sénateur et maréchal en 1856 puis ministre de la guerre en 1859 en remplacement du maréchal Vaillant. Admis à la section de réserve, le général Tatareau doit faire connaître à son ministre son lieu de résidence.

Bien qu'aucune archive n'en fasse mention, il y a tout lieu de penser qu'il revient en Dordogne. Il partage vraisemblablement son temps entre Périgueux, où il dispose d'un appartement et la Péchère.

Toutefois, il n'abandonne pas complètement la vie militaire puisqu'il prend le commandement de la subdivision militaire de la Dordogne le 16 juillet 1870.

À ce moment-là, se prépare la guerre de 1870 avec la Prusse. En effet après la fameuse dépêche d'Ems, la mobilisation signée le 14 juillet est approuvée le 15 par le Corps législatif ; Tatareau est mobilisé le 16.

Au cours de cette mobilisation de courte durée, il forme les mobiles périgourdins qui iront grossir les unités de l'Armée de la Loire. Après la capitulation de Sedan et la fin du Second Empire le 2 septembre, Paris est investi par les Prussiens le 19 et Bazaine capitule à Metz le 27 octobre.

Le général Tatareau sera relevé de son commandement le 19 novembre 1870. Il demandera à faire valoir ses droits à la retraite le 17 août 1878 et fixera sa résidence à Périgueux.

Tatareau, érudit et archéologue, est membre de la Société Historique et Archéologique du Périgord (SHAP).

Dans la rubrique nécrologie rédigée lors de la mort du Général, le rédacteur C. Donneaud mentionne un détail intéressant à plus d'un titre.

Donneaud écrit : "Le général Tatareau a raconté dans un style élégant, émaillé d'anecdotes charmantes, un voyage scientifique à Smyrne et une visite à Abd-el-Kader qui le reçut sous sa tente et lui témoigna une estime toute particulière qu'il lui conserva pendant son séjour en France".

Tout est dit dans cet extrait : d'abord une rencontre "sous sa tente" en Algérie puis "une estime toute particulière qu'il lui conserva pendant son séjour en France". Il est regrettable que Donneaud, dans cette relation nécrologique, ne donne pas de dates. Sachant que Tatareau et Donneaud étaient tous deux membres de la SHAP, on peut penser que le chroniqueur s'appuie sur les meilleures sources : les récits de son collègue lors des assemblées de la société.

Abd-el-Kader en 1852 par Ange Tissier

Replaçons Tatareau et Abd-el-Kader dans le temps.

L'émir est né en 1808 ; Tatareau est plus âgé de 13 ans. Après de solides études religieuses et philosophiques, un voyage à La Mecque et Médine, Abd-el-Kader prit la tête de la résistance aux Français à partir de 1832.

Tatareau est à Alger depuis 1830 et y restera avec quelques interruptions jusqu'en 1844.

Il est à noter qu'un premier traité avait été signé entre les autorités françaises et Abd-el-Kader le 24 février 1834. Au cours des négociations préalables, les émissaires des deux camps se rencontrèrent plusieurs fois.

La reprise des hostilités se termina le 23 décembre 1847 par le reddition d'Abd-el-Kader qui partit d'Oran en prisonnier avec sa famille - parmi laquelle ses trois femmes et ses deux fils - et sa suite, en fait 97 personnes. Arrivé à Toulon, il fut transféré à Sète puis à Pau où il fut retenu au château. C'est durant ce voyage qu'il aurait prononcé ces paroles : "... ces plaines verdoyantes, ces vergers, ces forêts, ces fleuves et ces rivières ; tant d'abondance ! Quel besoin ont les Français d'occuper mon pays de sable et de rochers ?"

En résidence surveillée à partir du 28 avril 1848 au château de Pau, Abd-el-Kader, ne quitte pas sa chambre s'estimant en deuil de sa liberté. Il accepte les visites et finalement suscite la sympathie de la population paloise. Le cimetière de Pau abrite les tombes de son fils Abdallah et de sa fille Khedija, tous deux décédés à l'âge de 18 mois.

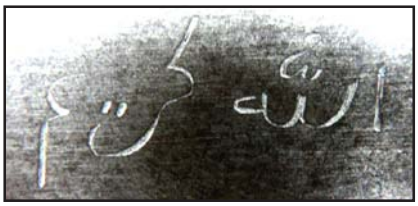
Tombes de deux enfants d'Abd-el-Kader à Pau

À ce moment-là, Tatareau se trouve dans le nord, des rencontres entre les deux hommes, ne semblent pas possibles.
Le 3 novembre 1848, Abd-el-Kader doit rejoindre Amboise et il dira en partant : "En quittant Pau, je laisse une partie de mon cœur".

L'émir restera à Amboise jusqu'au 16 octobre 1852, date à laquelle Napoléon III lui rendra une liberté conditionnelle. Ne pouvant pas s'installer en Algérie, il s'établira à Damas où il reprendra ses études philosophiques et enseignera la théologie à la mosquée des Omeyyades. Entre 1848 et 1852, Tatareau se trouve en Lot-et-Garonne, Haute-Garonne et Dordogne ce qui ne facilite pas les rencontres et pourtant les relations privilégiées entre Tatareau et Abd-el-Kader sont attestées par un cimeterre. Ce sabre courbe, de fabrication arabe, est un présent de l'émir au militaire français.

Le fourreau du sabre porte en effet une dédicace en écriture arabe :

Que l'on peut interprêtrer comme "***cadeau au sieur Tatareau***".
L'autre face du fourreau porte une inscription dédiée à Allah :



Allah le grand

Garde du cimeterre

Quelles ont pu être les relations entre Tatareau et Abd-el-Kader ? Les historiens se sont posé des questions au sujet de l'intérêt d'Abd-el-Kader pour la pensée maçonnique.

Dans "Le dictionnaire des francs-maçons illustres " de Monique Cara et Marc de Jode, on relève que l'émir recevait tout le gotha parisien à Amboise, de 1847 à 1852.

Il aurait entretenu, à partir de 1860, une correspondance avec des loges parisiennes du Grand Orient de France. La loge Henri IV lui aurait offert son affiliation avec un cadeau, offre à laquelle il aurait répondu favorablement en avril 1861. La réception officielle aurait eu lieu en 1864 par l'intermédiaire de la loge "Les pyramides" à Alexandrie. Il serait même revenu à Paris participer aux travaux de sa loge en 1865. Deux de ses fils auraient également été initiés à Beyrouth.

Par ailleurs "L'Encyclopédie de la Franc-maconnerie" sous la direction d'Eric Soumier, mentionne que de nombreux officiers français de la conquête faisaient partie d'une loge maçonnique militaire et de la loge "Bélisaire" à laquelle aurait appartenu Bugeaud. C'est dans ce cadre que se seraient déroulées les négociations préalables avec les dignitaires arabes de 1830 à 1850. Après la défaite, Abd-El-Kader a repris ses recherches mystiques dans la voie de son maître Ibn 'Arabi grand penseur du soufisme.

Tableau représentant la légende des amants de L'Agranel

Chacun a reconnu la grande tolérance prônée par Abd-el- Kader à l'égard des religions. Le cimeterre donné en cadeau à l'officier français par l'Émir nous incite à pencher pour des rencontres fondées sur une estime réciproque entre les deux hommes.

À suivre.

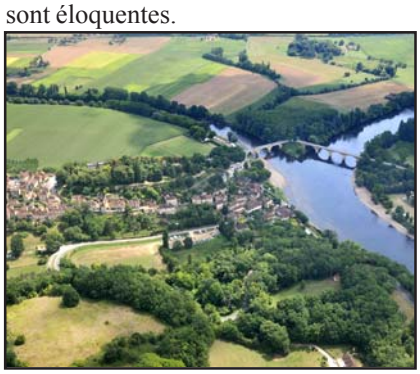
Gérard MARTY

Carte postale du château de la Péchère timbrée en 1908

Carte postale de la collection Jacques Bellanger

UN ÉTÉ SEC

L'été 2010 restera pour la commune d'Alles un été très sec. Juillet et août n'ont connu que des précipitations insignifiantes. Les photos aériennes prises par Alain Lapierre le 15 août au croisement de la route de Chambeaux et de Combe et sur le village de Limeuil sont éloquentes.



RÉCOMPENSE.

Le film "Lo Ramonaire de la Borieta" présenté l'an dernier à la soirée occitane a obtenu le Prix du Public des courts-métrages à Cendrieux.

Il avait été sélectionné à l'occasion des "Cendriales 2010" organisées par cette commune avec la participation de l'association "SOULIERS" de Rochefort-en-Terre pour promouvoir le cinéma amateur et avec le soutien du Conseil Général de la Dordogne.

Ce prix qui récompense le travail de l'équipe "Mémoire et Traditions en Périgord" est à partager avec les acteurs, musiciens, chanteurs et accessoiristes qui ont participé avec beaucoup de conviction et d'enthousiasme au tournage et à la réussite du film.

LO CHALELH
Bulletin de liaison de l'Association
Mémoire et Traditions en Périgord
Rédaction : Josette et Gérard MARTY
avec l'aimable participation de bénévoles.
Les Salveyries
24480 ALLES-SUR-DORDOGNE
Téléphone : 09 65 28 20 51
Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

PRODUCTION de l'Association "**Mémoire et Traditions en Périgord**" :

"Lo Chalelh" abonnement annuel : (13 euros)

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de Fernand MARTY (13 euros)

"Souvenirs d'ailleurs" de Pierre GÉRARD (10 euros)

"Tibal lo Garrèl : e la carn que patís" de Louis DELLUC édition en occitan et français (20 euros) [1]

DVD

"Si parliam occitan" scènes de la vie paysanne en occitan (Sous-titrées en français) (13 euros)

"Vilatges dau Périgord" reportages en occitan sur Meyrals, Calès et Limeuil (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Brava Dordonha" Reportages en occitan sur Alles et Paunat (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Tèrmes dau Perigòrd" Reportages en occitan sur Redon Espic et Cadouin. (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Cloquièr dau Perigòrd" Mise en place de la cloche de Conne-de-Labarde et histoire de ramoneur (10 euros).

[1] Nous mettons à disposition la 1ère partie de "Tibal Lo Garrèl : l'arma que sagna" aux éditions de l'Hydre (14 euros 50)